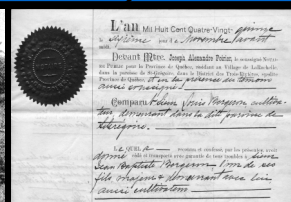
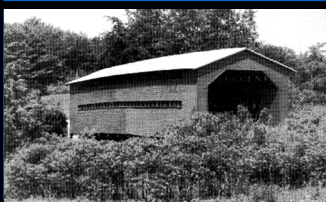




Mémoire d'ici...

Bulletin de liaison informatisé de Patrimoine Bécancour

Numéro spécial : Histoires de famille



Septembre 2018
Numéro 8

Dépôt légal 4e trimestre 2019
Bibliothèque nationale du Canada

Dépôt légal 4e trimestre 2019
Bibliothèque nationale du Québec

ISBN 978-2-9818487-0-3
© Patrimoine Bécancour



Mot de présentation

Il nous fait plaisir de vous présenter ce numéro spécial comportant des histoires de familles qui nous permettent d'ouvrir une fenêtre sur l'habitation, le milieu bâti et l'environnement qui ont marqué le quotidien et l'imaginaire de citoyens et de citoyennes dont il est fait mention et de plusieurs générations d'occupants.

Ces récits que nous vous révélons, ainsi qu'un texte portant sur la galerie, un élément symbolique de l'habitation traditionnelle, nous permettent de conserver la mémoire des lieux, de ceux et de celles qui les ont façonnés, de découvrir la richesse des traditions architecturales et d'en comprendre toutes les significations et les manifestations au passé et au temps présent.

Nous invitons nos lecteurs et résidents de tous les âges à nous faire part de leurs histoires de familles et souvenirs de la maison patrimoniale que nous rassembleront afin de vous en faire part dans une prochaine édition.

Suzanne Lavoie
 Agente de développement aux activités
 Patrimoine Bécancour

Sommaire

- | | |
|--|-----------|
| • Jean-Baptiste Bergeron, un laboureur dans le Vide-Poche. (Yves Gaudet) | 3 |
| • Le moulin à scie d'Henri Cormier. (Raymond Cormier) | 6 |
| • Ma centenaire bien-aimée. (Jacques Duhaime) | 12 |
| • Maison Martel-Béliveau. (Stéphanie B. Martel) | 15 |
| • La galerie avant, un idéal familial et communautaire. (Jean-Pierre Chartier) | 19 |

Mémoire d'ici

Mémoire d'ici est le bulletin de liaison informatisé de Patrimoine Bécancour. Il est publié deux fois par année. Les membres sont invités à soumettre des textes au comité de rédaction. Celui-ci se réserve le droit de les publier ou non et/ou de les adapter. Les textes retenus sont sous la responsabilité exclusive de leurs auteurs. Toute reproduction et adaptation des articles ou de partie d'articles, parues dans *Mémoire d'ici*, est interdite sans l'autorisation écrite du responsable de ce bulletin.

Comité de rédaction

Responsable: Yves Gaudet
 Collaborateurs: Jacques Duhaime, Kathleen Juneau Roy, Raymond Cormier, Laurent Deshaies, Suzanne Lavoie.
 Conception graphique et mise en page: Yves Gaudet

Nos coordonnées

Patrimoine Bécancour
 14135, boul. Bécancour, bureau 101
 Bécancour (Québec) G9H 2K8
 Téléphone: (819) 603-0111
 Courriel: patrimoinebecancour@gmail.com
 Site web: www.patrimoinebecancour.org

Photos de la page couverture (de gauche à droite).

- Pont des Raymond: route de la Seine, secteur Précieux-Sang.
- Contrat de donation de terre de 1880, secteur de Saint-Grégoire.
- Maison Damase-St-Arnaud: 2560, avenue Nicolas-Perrot, secteur Bécancour.
- Croix de chemin: 14250, chemin Héon, secteur Saint-Grégoire.



Jean-Baptiste Bergeron, *laboureur dans le Vide-Poche*

Un texte d'Yves Gaudet

Maison ancestrale des Bergeron vers 1923. Sur la galerie, Jean-Baptiste et sa famille.

Photo: auteur inconnu, collection privée de Pierre Bergeron.

L'histoire de Jean-Baptiste Bergeron se déroule à Saint-Grégoire, dans le Vide-Poche, entre 1888 et 1937. Les ancêtres Bergeron y cultivent la terre depuis 1776, date à laquelle David Bergeron obtient une concession du Seigneur de Roquetaillade. Aujourd'hui la maison se situe au 18975, chemin Thibodeau, secteur Saint-Grégoire à Bécancour.

Vers l'âge de dix-neuf ans, Jean-Baptiste décide d'aller travailler aux États-Unis dans les moulins à scie du Montana. Il est de retour dans le Vide-Poche en 1895 à l'âge de vingt-six ans avec de bonnes économies en poche et toujours célibataire.

À son retour, son père Louis Bergeron, âgé de 68 ans, lui cède, par contrat de donation, la terre familiale (lot 478), une autre terre dans le Vide-Poche (lot 481) et une terre dans le rang de la Côte Saint-Pierre dans la paroisse de Saint-Célestin.



*Ouvriers de la scierie du Montana où Jean-Baptiste a travaillé.
Jean-Baptiste est sur la première rangée au centre.*

Photo: auteur inconnu, collection privée de Pierre Bergeron.

Au cours des années qui suivirent, il investit beaucoup d'argent en améliorations sur la ferme. Il achète des machines agricoles mo-

dernes, fait des réparations à l'étable, construit un poulailler, une porcherie, un hangar à grain et construit une cabane à sucre dans le bois au fond d'une des terres.

Jean-Baptiste se marie le 30 août 1904 à Bernadette Bourke, fille de Johnny Bourke et Mathilde Bourke. Il a 36 ans. Huit enfants naissent de ce mariage. Bruno, Roméo, Louis-de-Gonzague, Jean-Paul, André, Jeanne, Alice et Germaine.



Photo de mariage de Jean-Baptiste Bergeron et Bernadette Bourke en 1904.

Photo: auteur inconnu, collection privée de Pierre Bergeron.

On peut lire dans leur contrat de mariage que la mariée apporte comme dote « *un set de chambre à coucher comprenant un lit garni, un bureau de toilette et un chiffonnier, une vache, deux moutonnes et un services à vaisselle comprenant trois douzaines d'assiettes, une douzaine de tasses à thé avec leurs soucoupes, une douzaine couteaux et de fourchettes et autant de cuillères, le tout livrable après le mariage par ses père et mère.* »

Dans son livre « *Souvenir d'un grégorien* » Guy Désilets raconte le mariage de sa tante Bernadette Bourke avec Jean-Baptiste Bergeron.

« *À l'été 1904, une des sœurs de ma mère, tante Bernadette Bourke, épousait un voisin du haut du rang, l'oncle Jean-Baptiste Bergeron. Au sortir de l'église, la noce s'est organisée en défilé pour prendre la route du Vide-poche vers la résidence des Jos Bourke, grand-père Jean dit Johnny et grand-mère Mathilde où le vin de gadelles, que l'on conservait pour les grandes occasions, allait être servi avec discrétion. De grand cœur, mais dans de petits verres...*

En montant la route, une autre des sœurs de la

mariée, tante Mary, qui était jeune et jolie, pleine d'attrait et d'esprit était en tant que demoiselle d'honneur, dans la deuxième voiture du cortège avec son soupirant. Au rythme du trot du cheval, celui-ci lui fit un aveu très explicite : « J'aimerais bien ça Mary si on était la première voiture à matin! ». Avec son plus beau sourire, tante Mary de répondre : « T'as un bon cheval de voiture, passes en avant... ».

À l'époque, l'Église dans sa sagesse avait établi la coutume de célébrer les mariages à 7 heures. C'est donc le déjeuner des noces qui allait être servi. Ces Bourke étaient des gens fiers comme on disait. Il est donc légitime de penser que la table devait être abondante et savoureuse. Elle devait être soutenante aussi, car dès le midi oncle Jean-Baptiste attelait ses chevaux à la moissonneuse-lieuse pour commencer la récolte d'avoine pendant que la nouvelle mariée, tante Bernadette, se mettait à la couture, taillant et assemblant des robes de couvent pour les petites orphelines Thibodeau.

Il faut croire qu'à l'époque, être honnête, avoir du cœur à l'ouvrage, être vaillant comme on disait était l'une des plus belles preuves d'amour qu'on pouvait se donner, et ce même au jour du mariage. »

En 1904, l'année de son mariage, Jean-Baptiste fait aménager le premier étage de la maison qui, jusqu'alors, avait servi à entreposer le grain et les denrées. C'est son beau père, Johnny Bourke qui réalisa les travaux. Il construisit deux grandes chambres du côté nord-est et une pièce au centre de la maison avec une lucarne donnant

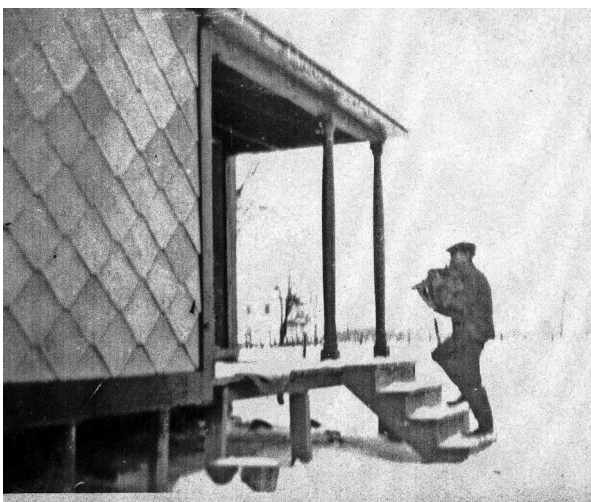


Une des chambres de l'étage construite en 1904.

Photo: Yves Gaudet 2018.

sur l'arrière. Ces pièces existent toujours aujourd'hui et elles n'ont subi que très peu de changements. L'espace du côté sud-ouest demeura un espace de rangement non aménagé qui communique avec les combles.

En 1908, il fit construire une cuisine d'été qui a été transformé en garage en 1955.



Jean-Baptiste Bergeron entrant une brassée de bois par l'arrière de la cuisine d'été. Vers 1931.

Photo: auteur inconnu, collection privée de Pierre Bergeron.

Au cours des années suivantes, il se départit de la terre située dans le rang de la Côte Saint-Pierre dans la paroisse de Saint-Célestin et achète une troisième terre dans le Vide poches (lot 491).

Le 3 mars 1920, Jean-Baptiste Bergeron et Émilien Landry, un rentier de Nicolet, acquièrent, suite à une vente aux enchères, deux terrains désignés au cadastre officiel du canton de Bulstrode pour la somme de 71.94\$. Il s'agit, pour le premier terrain, des lots 805 et 806 ayant appartenu à son oncle Zoël Bergeron et pour le second, des lots 807 et 808 ayant appartenu à son oncle Joseph Bergeron. On ne sait pas quand il s'en départit, mais au moment de son décès, il n'en était plus le propriétaire.

Vers 1930, Jean-Baptiste entreprend des rénovations majeures à l'intérieure et à l'extérieure de la maison familiale. Il recouvre les murs extérieurs de la maison et de la cuisine

d'été en bardeaux d'amiante. Il prolonge la galerie avant du côté est jusqu'à la cuisine d'été et y ajoute un toit et une rampe. À l'intérieur de la maison, il aménage un salon double à l'avant du côté ouest et il déplace l'escalier qui mène à l'étage vers le centre de la maison en direction nord-ouest. C'est Alfred Pinard, son beau-frère qui construit l'escalier.



Maison ancestrale des Bergeron vers 1930. On aperçoit Philippe, le frère de Jean-Baptiste avec son épouse.

Photo: auteur inconnu, collection privée de Pierre Bergeron.

Jean-Baptiste décède le 26 mars 1937 à l'âge de 67 ans. Il lègue tous ses biens à son épouse Bernadette Bourke. Le 17 novembre 1939, deux ans après le décès de son époux, Bernadette Bourke donne à son fils Louis-de-Gonzague, par contrat de donation, tous ses biens et définit les obligations de celui-ci envers elle et envers ses frères et sœurs demeurant encore à la maison.

Ainsi va la vie dans le Vide-Poche...



Remerciements

Un grand merci aux membres de la famille Bergeron qui m'ont généreusement fourni la documentation et les photographies pour réaliser cet article.

Merci à:

Mme Pauline Descôteaux et à son fils Pierre. Un merci spécial à Jacqueline Bergeron pour tout le travail de recherche qu'elle a effectué et mis si généreusement à ma disposition.

Une pensée aussi pour M. Jean-Paul Bergeron, décédé aujourd'hui, qui a grandement contribué, par son témoignage, à ma connaissance de cette époque.



Le moulin à scie d'Henri Cormier

Photo: auteur inconnu, collection privée famille Cormier.



Henri Cormier (1965)

Photo: auteur inconnu, collection privée famille Cormier.

Un texte de Raymond Cormier

L'histoire commence le 12 septembre 1888 lorsqu'Uldoric Boisvert de Bécancour vend une partie du lot 160 (58 pieds de façade par 180 de profondeur) à Alphonse Letiecq (acte enrg. 28115). Le 23 décembre 1890 le même Letiecq, qui s'est marié l'année précédente à Amanda Quesnel, s'engage à laisser à son épouse son terrain, sa maison et sa boutique en cas décès. Il faut donc déduire ici que la maison d'Alphonse Letiecq et sa boutique ont donc été érigées entre septembre 1888 à l'achat du terrain et son mariage en septembre 1889.

« La famille Letiecq possède une histoire particulièrement mouvementée. L'ancêtre Pierre s'installe à Louisbourg. À la prise de ce fort, il est déporté à Boston puis renvoyé aux îles Saint-Pierre et Miquelon. En 1767 la France rappatrie tous les ressortissants de ses îles. Mais l'année suivante, contrordre, ils sont retournés à Saint-Pierre et Mique-

lon. En 1778, Saint-Pierre et Miquelon sont pillées et volées par les Anglais de Terre-Neuve en représailles de l'aide française à l'indépendance américaine. La France rapatrie de nouveau ses ressortissants. En 1783, suite au traité de Versailles on les retourne à Saint-Pierre et Miquelon. En 1793, nouvelle guerre Anglo-Française, les habitants sont exilés et on retrouve la famille Letiecq dans la région de Boston avant de retourner dans la région de Nantes en France en 1795. La vie n'y étant pas facile le fils de Pierre, Sébastien, revient aux îles en 1816, puis on le retrouve à Bécancourt en 1820 marié à Marie-Pélagie Hébert. »

(Joseph Naud, *Revue l'Ancêtre* vol 28, no.1 pp 20-30.)

Le 6 mai 1899, Uldoric Boisvert vend une autre partie du lot 160 à Alphonse lui ajoutant 31 pieds pour une nouvelle façade de 89 pieds sur la rue principale.

Le 20 août 1906, Charles Cormier, cultivateur de Sainte-Angèle achète la propriété

d'Alphonse Letiecq. En plus de la maison et des hangars, la transaction comprend également la boutique et tout son équipement:

« les appareils, engins, chaudière, planeur, embouveteur, huile, huiler, clefs, serre-écroux (wrenchs), paquetages, poêle et tuyau, grand tuyau, briques emmurées saillant la chaudière, scie ronde et son grément, carriage, grande scie, outillage du planeur, strappes, scie à déligner, scie à ruban, tour à bois, butter à croutes, moulanges à blé d'inde, moulange à gaudriole avec meules et outillage, les strappes, poulies en place sur les trois shafts et tous autres accessoires du moulin à moudre et manufacture de sciage, plannage et embouvetage de bois, tel qu le tout appartient audit Alphonse Letiecq vendeur et se trouve dans la bâtisse où il fait les opérations de son dit moulin à moudre et à bois.. »

(Acte 3969 registre foncier)

Le 9 octobre 1907, Henri, fils de Charles, passe un contrat de mariage avec Lydia Lacourse fille d'Arthur Lacourse et Amanda Tourigny de Sainte-Angèle également.

Son père intervient dans le contrat en déclarant qu'il cède à son fils la propriété qu'il avait acheté un an plus tôt pour une somme

de 3 300\$ payable au gré de l'acheteur. (Acte 43807 registre foncier). Le mariage eut lieu quelques jours plus tard, le 15 octobre, le curé notant que l'occupation d'Henri était industrielle.



Maison où est né Henri Cormier à Sainte-Angèle. Jusqu'à son incendie dans les années 2010, cette maison était considérée comme une des toutes premières de cette paroisse selon Jacques Duhaime re : Les Habitants de l'Isle. (Sise à la hauteur de la pépinière de cèdre env. 10 200 boul. Bécancour).

Photo: auteur inconnu, collection privée famille Cormier.

Dans une courte biographie écrite quelques années avant sa mort, Henri nous en apprend un peu plus sur lui :

« Je suis né d'une famille nombreuse, quatorze enfants dont deux sont morts en bas âge. Comme aîné, j'étais le chouchou de la famille surtout d'une vieille tante et de ma grand'mère qui toutes deux se disputaient mes faveurs avec des gomme à mâcher et des peppermints, J'ai eu une jeunesse heureuse...Un des grands plaisirs de ma jeunesse fût de patiner sur le fleuve en hiver, de faire la chasse, de glisser dans la côte et en été de ramasser du bois de grève sur le bord du fleuve qui passait en avant de chez nous...IL y a aussi la pêche qui se faisait à la seine tous les soirs de printemps, Les jeunes se réunissaient autour d'un grand feu pour voir glisser la seine et enfin voir ce qu'il y avait de poissons, Des petits, des gros, jus-



Photo de la famille de Charles Cormier et Emma Rheault (assis à l'avant). Henri, l'aîné de la famille, est posé derrière sa mère (personnage avec une moustache).

Photo: auteur inconnu, collection privée famille Cormier.

qu'à des esturgeons de cent livres....nous prenions surtout de l'anguille que je vendais deux pour vingt-cinq sous. Ainsi je me faisais cinq piastres par semaine et j'avais toujours de la monnaie dans mes poches! J'eus une jeunesse heureuse.

J'ai fréquenté ma femme pendant quatre ans jusqu'au jour où nous avons décidé de nous marier. Ce jour-là fut un grand jour. Belle cérémonie, grand dîner chez mon père et souper chez le beau-père. Le soir grande danse avec tous nos amis. Le lendemain, nous allions nous installer dans notre maison à Bécancour. Tout ce que nous avions était un gros poêle à deux ponts, une petite table, quelques chaises et un lit. Nous étions heureux comme des rois. Je me souviens



Photo mariage Henri et Lydia (1906).

Photo: auteur inconnu, collection privée famille Cormier.

toujours que pendant que la moulange (pour moudre le grain) marchait, je courais à la maison voir ma femme pour avoir un petit bec. »

Bref la vie était belle pour le jeune couple et le premier enfant d'une famille de huit naquit dès l'année suivant le mariage (Éloi né le 3 septembre 1908) « Nous avons eu huit enfants, deux garçons et six filles tous vigoureux et en bonne santé, jamais de maladies graves dans la famille ce dont je remercie le Seigneur » De plus il semble bien que



Leur maison (2450 Nicolas-Perrot Bécancour)

Photo: auteur inconnu, collection privée famille Cormier.

les affaires allaient assez bien car Henri remboursa complètement la dette à son père le 1er août 1919.



Photo: auteur inconnu, collection privée famille Cormier.

Au club du Chalet, l'entente cordiale

Même que Henri eut le loisir de présider à cette époque les destinés d'un regroupement d'amis propriétaires d'un chalet sur le bord du fleuve :

« Nous avons un chalet ...c'était toute une fête au printemps d'aller seiner et ensuite de se régaler avec le meilleur poisson que nous avons pris. Notre grand plaisir, mes amis (6 en tout) et moi était d'aller au chalet. Cela a duré plus de quarante ans. Personne ne pouvait jamais savoir les discussions qui se faisaient là bas. Religion, politiques municipales, provinciales, et fédérales. Nous avons bien des fois vendu ou encore plus sauvé le pays. Nous étions tous libéraux sauf un qui était conservateur. Lui, ce qu'il nous en a causé des misères. »

Mais un malheur s'abattit sur le jeune couple à la fin mars 1921.

« Un sinistre à Bécancour- Hier soir vers les six heures, le village de Bécancour était éclairé par les sinistres lueurs d'un incendie...un établissement servant de scierie et de minoterie, situé en plein centre du village, appartenant à M. Henri Cormier, a été la proie des flammes avec tout son outillage et son contenu. On eut toutes les peines du monde à préserver les maisons voisines. La perte du moulin et les dommages causés à la résidence du sinistré sont en partie couverts par les assurances et M. Cormier peut compter sur la généreuse sympathie de ses concitoyens qui le tiennent à bon droit en haute estime. »

(Le Nouvelliste du mercredi 31 mars 1921)

Se relevant les manches, Henri acheta de Ben Deshaies le 22 juin 1921 un grand terrain situé à l'arrière de son emplacement

pour y reconstruire un nouveau moulin éloigné de sa maison d'environ 500 pieds.

En même temps, les autorités municipales du village faisaient des pressions pour « l'installation dans les limites du village d'un système de courant électrique ». (*Le Nouvelliste* 7 avril 1921.) D'autant plus que la Shawinigan Water and Power avait déjà traversé un câble sous-marin à la hauteur de Sainte-Angèle dès 1906 pour alimenter les usines d'amiante de Thetford Mines. Mais, dans les faits, l'électrification vers Bécancour et Gentilly ne se réalisa qu'à partir de 1927. (*Marie Josée Dorion thèse UQTR « Le processus d'électrification rurale du Centre-du-Québec Rive Sud du fleuve, 1920-1963. »*) Sans électricité, Henri dû reconstruire avec une chaudière à vapeur comme source d'énergie. Cette chaudière, alimentée par les croûtes de la scierie en plus de demander beaucoup de temps à opérer était toujours dangereuse pour le feu.

Mais enfin, un moulin à scie et à moudre fut reconstruit. À l'étage, il aménagea une boutique à bois pour y fabriquer durant la saison morte des châssis à crémaillères, des traîneaux pour enfants et des patères.

Mais il en demeure pas moins que les deux activités principales étaient la meunerie et la scierie.

Plan aérien : la maison d'Henri Cormier est encerclée (2450 Nicolas-Perrot, aujourd'hui) À gauche de la photo, emplacement du nouveau moulin érigé en 1921.





Patère et traineau fabriqué par Henri Cormier Photo: auteur inconnu, collection privée famille Cormier.

La meunerie

Essentiellement, les activités de la meunerie consistaient à moudre les grains apportés par les cultivateurs : avoine, blé, orge. Quelques jours après, ils revenaient chercher la farine pour usage animal à laquelle on pouvait ajouter certains éléments comme de la mélasse en poudre pour faire de la « moulée balancée ».

« Je me souviens de mes voyages chez le Père Henri, la remorque chargée de poches d'avoine que j'allais déposer à la meunerie et que je retournais cueillir, remplies cette fois de moulée. Et monsieur Henri était toujours là, les vêtements et la calotte bien enfarinés, pas tellement volubile, mais efficace ! »

(Extrait d'une chronique de Jean-Guy Dubois Le Jaseur février 2015)

Le processus était assez simple. Après les avoir pesées, Henri vidait les poches de grain dans un réservoir et de là était transporté vers une moulange où des marteaux mobiles séparaient le son de l'amande. Les deux éléments étaient aspirés et dirigés dans une canalisation pour être remis en poches.



Réceptacle pour les grains.
Photo de source inconnue.

La scierie

La plupart des cultivateurs des alentours possédaient des terres à bois pour leur bois de chauffage mais également pour la construction de leur maison ou bâtiments. Surtout l'hiver ils apportaient au moulin leur chargement de billots en longueur. Les billots étaient délinés et débités en planches ou madriers selon les spécifications du propriétaire. Les croûtes étaient coupées en longueur de 15 à 16 pouces et servaient de bois de chauffage. Henri offrait également le service de plannage et d'embouvetage pour ceux désirant des planches à construire.

Le moulin fut opéré jusqu'au milieu des années 1960, la clientèle ayant beaucoup diminuée lors de l'achat des terres pour le projet de sidérurgie. De plus les nouvelles pratiques agricoles voulaient que les plus grosses meuneries affiliées à Shur Gain ou Purina livrent directement les moulées aux agriculteurs qui, eux, cultivaient moins les céréales remplacées par le maïs à ensilage.

Le moulin fut démoli en 1974 pour faire place à une résidence propriété du « p'tit dernier » sur cette photo!



Moulin en 1956. À gauche, une manufacture de blocs et tuyaux en ciment appartenant à Éloi Cormier, fils aîné d'Henri.

Photo: auteur inconnu, collection privée famille Cormier.



Arrière du moulin à scie et tas de croutes. Au-dessus du moulin à scie on trouvait la boutique à bois et à gauche l'entrepôt pour les poches prêtes à livrer. Le moulin à farine se trouvait à l'avant de cet entrepôt.

Photo: auteur inconnu, collection privée famille Cormier.



« carriage » pour transporter le bois vers la scie ronde.

Photo de source inconnue.



Cour à bois du moulin à scie (vue de côté en 1933).

Photo: auteur inconnu, collection privée famille Cormier.



Photo du moulin prise à partir du village.

Photo: auteur inconnu, collection privée famille Cormier.



Ma centenaire bien-aimée

Photo: Jacques Duhaime 2018.

Un texte de Jacques Duhaime

On ne lui donnerait pas son âge ! C'est bien ce qu'on dit à toutes les personnes âgées, n'est-ce pas? Centenaire elle l'est, puisque sa date de naissance est même inscrite sur son front : 1909.

Elle se garde bien d'étaler tous ses atouts. Là encore, elle ne peut se dérober devant les passants puisqu'elle est haut perchée, de stature noble, et de plus exposée à tous les vents sur un cap maritime que les siècles n'ont pas encore réussi à raser. A sa naissance d'ailleurs, elle était la seule à trôner entre fleuve et route, celle qu'on surnomme maintenant route touristique (132), qui va du village de Ste-Angèle à la rivière Bécancour. Pourtant, aujourd'hui, grâce à toutes sortes de manèges, de belles voisines se sont installées de part et d'autre, mais qui sont forcément d'une autre époque. Ça ne l'empêche pas de porter fièrement son numéro civique 11600, boulevard Bécancour, et de s'entourer de

verdure, d'arbustes, de fleurs et d'arbres, les uns géants, les autres fruitiers ou ornementaux.

Son toit est mansardé, orné d'une lucarne centrale proportionnée, et recouvre un carré qui ne l'est pas tout à fait puisque celui-ci mesure 9 m par 10 m environ à l'extérieur. L'aiguille est à 9 m. du solage en pierre de 0,6 m d'épaisseur. La cave est creusée à 1.8 m du plafond et elle n'est pas pavée. Ses fondements paraissent solides puisque le terrain lui-même est semé de roches nombreuses.

En 1940, on lui a ajouté une cuisine permanente du côté nord de 7.5 m par 6.5 m, donc donnant sur le fleuve. Cette cuisine comportait une dépense au sens ancien de garde-manger. La cave est cimentée et abrite les services.

A l'origine, le premier étage comportait une cuisine, la chambre des maîtres, une toilette, un grand salon et un salon d'appoint.



On accédait au deuxième étage par un bel escalier qui partait du grand salon et était situé juste devant la porte d'entrée du côté sud. Le deuxième étage était divisé par quatre chambres unies par un corridor central qui donnait sur la grande lucarne.

Le troisième étage était facilement accessible par un escalier qui partait de ce même corridor central. Il avait la hauteur et l'espace requis pour être transformé en chambres supplémentaires mais on l'a gardé comme « grenier », ou « appartement à débarras ».

nobles. Elle a été bâtie sur du solide et ses murs n'ont jamais fissuré. La galerie, bâtie du côté sud-est de la maison, était jolie et les rampes reposaient sur des appuis en fonte stylée. À l'époque, la route était beaucoup plus basse que le terrain au point que celui-ci donnait l'impression d'une petite colline. La maîtresse de maison, elle avait été aussi maîtresse d'école, agrémentait le versant de cailloux blancs qui formaient les mots CHEZ NOUS.

Une photo ancienne révèle que le revêtement extérieur était fait de planches à clin.



Photo: Jacques Duhaime 2018.

Mes observations sur la centenaire.

On a pris le temps de la bâtir... Tout a été fait avec soin, avec les matériaux et les ornements qui convenaient. On voit que le propriétaire, Damase Levasseur, marié à Sara Dumont en 1884, avait un plan bien défini et sans doute aussi les sous requis. Les plafonds sont hauts et les moulures

Vers 1940, probablement en même temps que l'ajout de la cuisine, les murs extérieurs ont été revêtus de stucco.

Toutes les maisons de ce rang (Bas de la Grand'Rivière) avaient leur cuisine tournée vers le sud. C'était la règle d'ailleurs, question de chauffage. Toutefois, cette dernière



coutume n'a pu être observée avec ce plan car il y avait une raison absolument incontournable : la grange était bâtie du côté nord de la maison, tout près du fleuve, sur le bord de la falaise ! Incroyable, mais vrai. Les animaux devaient traverser la route pour aller paître. Mais ne cherchez plus, tout a disparu et la ferme vendue. Pour mémoire, pendant plusieurs années, des trifluviens (du nom de Germain) ont bâti un chalet au pied de la falaise. Disparu. Un autre chalet, bâti un peu plus loin à l'est sur la rive, a été habité par une descendante des maîtres, Hélène Levasseur, mariée à Paul Roux et décédée en 2014. Disparu lui aussi.

Le terrain mesure 89.06 m sur 51,16 m. Il a la forme d'un cap qui s'avance dans le fleuve de plusieurs mètres.

Mes recherches démontrent que cette maison a été bâtie en 1909 par Lucien Dumont, marié en 1910 à Alma Levasseur, à Sainte-Angèle. Il demeurerait, semble-t-il, à Gentilly. C'est Damase Levasseur, marié à Sara Dumont de Gentilly, qui aurait donné le contrat de construction à Lucien Dumont, son beau-frère, ébéniste de profession. Incidemment, Lucien Dumont est le grand-père de Marguerite Dumont, la propriétaire actuelle de la maison située en face.


Damase Levasseur et son épouse Sara Dumont ont eu sept enfants, dont l'un, Émile Levasseur, marié à Angéline Cormier, s'est occupé de la ferme jusqu'à son décès en 1942. Angéline était la sœur de ma mère Roseda Cormier et la fille de Charles Cormier, époux de Emma Rheault, donc mes grands-parents, et arrière-grands-parents de Raymond Cormier, président de Patrimoine Bécancour.



Dans l'ordre habituel : Charles Cormier, Emma Rheault (son épouse), Joseph Cormier (F.S.C) leur fils en visite chez leur fille Angéline qui habitait cette maison.

Photo: Angéline Cormier 1929.

Et c'est justement avec la fille d'Angéline Cormier et d'Émile Levasseur son époux, Hélène Levasseur, ma cousine germaine et l'héritière ultime, que j'ai passé le contrat d'achat en 1986.

Cette maison, proche de ma maison maternelle, abrite maintenant un retraité très heureux. C'est justement le soussigné. 



Maison Martel-Béliveau

Photo: Michel Martel.

Un texte de Stéfanie B. Martel

J vous présente la maison Martel-Béliveau, maison restaurée et remise en valeur par mes parents Michel Martel et Maryse Béliveau. Elle est construite sur un terrain semi-boisé de 6 arpents situé au 19475 chemin Forest à Bécancour dans le secteur Saint-Grégoire.

La demeure est composée de deux maisons ancestrales du secteur de Saint-Grégoire qui ont été réunies pour n'en faire qu'une. Ces deux maisons ont été construites par des Acadiens au tournant du 19e siècle.

La maison Bergeron

La maison fut construite, à la fin du 18e ou au début du 19e siècle dans le rang Beau-séjour (aujourd'hui chemin Forest), par

Michel Bergeron « dit de Nantes » ou par son fils Michel né en 1772. Elle a été habitée ensuite par leurs descendants, excepté pour une période d'environ 20 ans autour de 1845 à 1865, jusqu'à ce que mon père l'acquière en 1977.

Mais qui est ce Michel Bergeron « dit de Nantes »?

Michel Bergeron « dit de Nantes » et son frère François sont les premiers Bergeron à arriver dans notre région après le grand dérangement acadien. Ils sont à l'origine de la majorité des lignées de Bergeron de notre région.

Dans Histoire et généalogies des Acadiens (tome 1, p. 213), l'auteur, Bona Arsenault site un journal de Louisiane, Le Meschascé-



bé qui raconte dans son édition du 14 décembre 1772, l'histoire d'un groupe de réfugiés de la rivière Saint-Jean qui, avant l'arrivée des soldats de Monckton, avaient décidé de se diriger vers Québec.

« Lors de la dispersion des Acadiens, en 1755, plusieurs familles de Grand-Pré et de Beauséjour se jetèrent dans les bois, pour ne pas tomber entre les mains des Anglais et vécurent ainsi quelques années avec les sauvages.

Elles entretenaient l'espérance qu'en suivant ces derniers à travers les bois elles se rapprocheraient assez du Canada pour venir s'y fixer. Mais les sauvages ne s'éloignant pas beaucoup des côtes (___) il fut décidé de laisser les champs sauvages et de tenter la fortune à travers les bois.

La troupe se composait d'une dizaine de familles, entre autres les Béliveau, Gaudet, Poirier, Bergeron, Bourque, Bercasse et Lamontagne. Il y avait plusieurs femmes, des jeunes filles et des enfants en bas âge. Le chef de l'expédition était Michel Bergeron dit de Nantes, homme hardi à la chasse et un vrai coureur des bois.

On n'avait point de provisions pour vivre le long de la route. Malgré cela, on se confia à la divine Providence et l'on s'enfonça dans les bois en se dirigeant du côté du Canada. C'était vers le printemps de 1758. On marcha tout l'été. Les femmes portaient les enfants sur leurs épaules et les hommes traînaient les bagages, exploraient les bois, faisaient la

chasse et préparaient le campement pour la nuit... (___) Finalement, trois jours avant la Toussaint, on atteignit les habitations à Cacouna, où on passa l'hiver. Le printemps arrivé, presque toute la petite colonie s'embarqua à bord des canots préparés pendant l'hiver et remonta le fleuve jusqu'à St-Grégoire. »

Lors de l'acquisition de la maison par mon père, la maison était abandonnée depuis une trentaine d'années. Le dernier occupant fut Orphir Bergeron, fils de Arsène, le dernier descendant de Michel Bergeron « dit de Nantes » à occuper la maison.



La maison lors de l'acquisition par mon père en 1977.

Photo: Michel Martel.



Photo prise en 1911, alors qu'elle appartenait à Arsène Bergeron. Sur cette photo il est en compagnie de sa femme et de ses enfants.

Photo: auteur inconnu, collection privée de la famille d'Yvonne Bergeron.

Le rez-de-chaussée avait, entre autre, servi de hangar pour réparer la machinerie agricole et l'étagage pour l'élevage de poulets.

La maison Prince

La deuxième section de la maison Martel-Béliveau a été récupérée en 1996 dans le rang Pointu du secteur de Saint-Grégoire (aujourd'hui chemin Héon). Cette maison était abandonnée et servait de hangar lors de son acquisition par mon père. Elle a été démontée manuellement, pièce par pièce, par mon père, des membres de sa famille et quelques amis et remontée à côté de la maison Bergeron sur le chemin Forest.

Malheureusement, nous n'avons aucun renseignement sur l'histoire de cette maison et de ses habitants, mais nous savons que des Prince l'ont habitée à une certaine époque. Par contre, nous avons quelques données sur ses caractéristiques architecturales.

La charpente de toit, d'influence du régime français, est formée de quatre pannes, reliées entre elles par des pannes à l'horizontale, et contreventées sur chaque versant de toit, par deux "perchaudes" (contrevents) qui se croisent en croix de St-André à la base. Cette charpente de toit est identique à celle de la maison construite par Michel Bergeron. Ce qui nous laisse supposer qu'elles ont été construites toutes les deux au tournant du 19e siècle.



La maison lors de l'acquisition par mon père en 1998.

Photo: Michel Martel.

La structure des murs de la maison est en pièces de bois équarries grossièrement à la main, superposées les unes sur les autres, dans un assemblage en queue d'aronde pour les angles et un assemblage à coulisse dans le milieu des murs et pour le contour des ouvertures.

L'unification des deux maisons et la restauration intérieure.

L'unification des deux maisons a été réalisée en 2003-2004. Comme on peut le voir sur cette photo, la maison Prince a été reconstruite pièce par pièce et jointe à la maison Bergeron.



Photo: Michel Martel.

La restauration intérieure de ces deux maisons s'est étalée sur une période de 35 ans. Elle est basée sur des recherches historiques avec le souci de reproduire le plus exactement possible le cachet authentique des demeures de cette époque.

Il n'y a aucun mur de gypse, aucun matériau moderne. Tout est fait de bois, avec l'utilisation maximale de matériaux anciens. Ces matériaux ont été au préalable, sélectionnés selon leur âge, leur degré de conservation et d'authenticité.



Salon de la maison Martel-Béliveau

Photo: Michel Martel.

Rien ne nous ramène à notre siècle, tout est pensé en fonction de recréer ces ambiances réconfortantes d'un lointain passé. Le secret de cette restauration, se situe dans l'utilisation de matériaux anciens, remenus traditionnellement et d'une dissimulation subtile des éléments modernes nécessaires à notre régime de vie actuelle.

rarement de nos jours et qui ont été très formatrices pour aiguïser ma propre sensibilité artistique.

Par la rédaction de cet article, je souhaite rendre hommage au travail colossal que mes parents ont réalisé au cours des 35 dernières années.



J'ai eu la chance de connaître et de ressentir dès mon enfance, ce que nous transmet « la vieille âme » d'une maison patrimoniale. Une âme qui nous protège, nous rassure et nous englobe dans sa longue histoire. Les vieux murs racontent un peu les « histoires de vies » de ceux et celles qui ont habité les lieux au fil des temps passés. Un sentiment de sécurité se dégage de ces vieilles structures. J'ai vécu dans ces ambiances uniques qu'on retrouve



Salle à manger de la maison Martel-Béliveau

Photo: Michel Martel.



La galerie avant, *un idéal familial et communautaire*

Photo : Jean-Guy Gauthier.
Archives de Patrimoine Bécancour.

Un texte de Jean-Pierre Chartier

*En veillant sur l' perron
Par les beaux soirs d'été
Tu m'disais c'est si bon
De pouvoir t'embrasser
Assis l'un contre l'autre
Sans s'occuper des autres
On s'faisait du plaisir
En parlant d'avenir.*

berceuses, ou même chevauchant la balustrade, beaucoup y ont discuté et chanté, réfléchi, ri et médité.

Cette galerie couverte en position avant chez beaucoup de nos maisons anciennes du Québec possède une lignée ancestrale fort lointaine. Plusieurs pourront y trouver un degré de parenté avec le portique de l'architecture grecque. Mais son origine encore plus lointaine se manifestait comme un simple abri, un simple prolongement du toit, représentant une adaptation à son environnement. Dépendant des localités et régions du monde, ces abris ont subi des « adaptations » morphologiques différentes. Chez ces lointains ancêtres, on peut reconnaître la « loggia » de la Grèce, les abris sous les colonnades de la Rome

C'est avec ces paroles que débutait une chanson composée par dame Camille Andréa en 1957, et interprétée par Dominique Michel. Les gens de la génération nés avant les années 1960 se souviendront des longues heures passées sur ces larges galeries ornant au moins la façade avant d'une maison ancienne du Québec. Bien assis nonchalamment sur des chaises droites ou





antique, les vérandas largement répandues en Inde, les « stoops » des Pays-Bas, les « vestibules » du Royaume-Uni et les « piazzas » de l'Italie.

La galerie avant a aussi existé du temps de la période coloniale en Nouvelle-France et dans les États du Nord-Est de la Nouvelle-Angleterre. Cette composante de l'architecture domestique se mit à proliférer seulement à partir des années 1840-1850, et correspond aux débuts de l'influence néoclassique. Son omniprésence témoigne de sa popularité. Vers la fin du 19^e et du début 20^e, la galerie devint une caractéristique architecturale nécessaire et distinctive, quasi universelle.

Bien des gens âgés, nés dans le premier quart du 20^e siècle, vous raconteront leur grande joie de passer de longues heures à l'extérieur sous leur nouvelle galerie couverte, bien à l'abri des précipitations pluviales. En songeant à cette nouvelle réalité du milieu du 19^e, il appert que des facteurs technologiques et sociaux sont à l'origine de la galerie avant.

Des progrès sensibles du point de vue technologique permirent de construire des galeries plus facilement et à moindre coût. Sa structure, désormais plus légère et moins dispendieuse, remplaçait les lourdes poutres et épais madriers des périodes antérieures. Dès lors, en permettant l'assemblage plus rapide de morceaux machinés, le jeu des formes pouvait être rendu plus complexe, et l'ornementation devenait beaucoup plus facile à exécuter. Au début de cette période, les chaises berceuses et les ameublements de rotin gagnèrent aussi en popularité.

La galerie devient ainsi comme une solution intéressante à la fois technique et esthétique. Peu à peu, les galeries des demeures des urbains comme celles des ruraux

devinrent le support de toute une panoplie d'éléments décoratifs. Souvent, des éléments d'ornementation élaborés surchargeaient cette galerie.

L'architecte Andrew Downing

Il faut mentionner l'immense contribution d'un « architecte des paysages », appelé Andrew Jackson Downing. Par ses travaux, écrits et croquis, il a contribué grandement à la progression de la popularité de la galerie avant en Amérique du Nord. Il fut le premier à articuler la nécessité d'accoler à la maison cet appendice couvert dans un espace mieux aménagé et intégré au paysage environnant. Il ne manquait pas de vanter les mérites de cette entrée couverte attenante au carré principal, cette sorte d'abri protecteur se prolongeant au-delà de la porte principale. Selon lui, le toit surbaissé de la galerie, supporté par des colonnes, permet de mieux apprécier l'environnement immédiat en protégeant des chauds rayons de la belle saison, en fournissant la possibilité de jouir de la brise des soirées plus fraîches et de se protéger de la rosée du soir.

Un idéal familial

Essentiellement, la galerie avant n'était nulle autre qu'une pièce familiale, qu'un « living room » vers lequel la plupart des membres de la famille se retiraient après une longue journée de travail. Elle se présentait à l'époque comme une extension de la maison à l'extérieur de celle-ci. Nombreux sont ceux et celles qui se rappellent des frères et sœurs s'adossant aux fers de galerie ou enfourchant la main courante dans une chevauchée imaginaire. C'était le lieu pour discuter de tout et de

rien, même de la politique, et pour construire ou aiguiser le caractère des enfants. C'était un lieu de communication, d'explication et de compréhension des traditions familiales, et de transmission des valeurs de la société traditionnelle.

Le soir venu, la galerie avant, sorte de « salle communautaire extérieure », représentait un milieu intermédiaire entre la chaleur parfois suffocante de l'intérieur et la fraîcheur invitante de l'extérieur. Toute la famille migrait ainsi, après avoir fait la vaisselle et lavé les enfants. Les parents bien assis sur leurs chaises berçaient tranquillement le temps qui passe, et plusieurs y fredonnaient les chansons anciennes et nouvelles et y racontaient les dernières blagues à la mode.

L'avènement de la télévision allait changer bien des habitudes : la galerie fut donc remplacée par un lieu où tout le monde devait désormais se taire pour mieux observer et écouter les vedettes du petit écran.

Un idéal communautaire

Cette galerie avant se présentait aussi comme un lieu intermédiaire entre le public et le privé, entre le sanctuaire intérieur et la communauté en général. Elle devenait un lieu où l'interaction et la communication avec les autres pouvaient se manifester. Beaucoup de choses s'y réglèrent, loin des quartiers où la famille se nourrissait ou dormait, sans trop de risques physiques ou psychologiques pour le noyau familial.



Magasin général de Ludger Trottier à Gentilly, 1913.
Photo: auteur inconnu. Archives de Patrimoine Bécancour.

Très longtemps le salon a presque toujours été sous-utilisé, voire inutilisé. Et la galerie avant préfigurait et précédait de nouvelles pièces apparues dans la maison moderne après la dernière guerre : le « living room », le « family room » ou le « tv room ».

C'était le lieu de règlement d'affaires courantes : donner aux quêteux et quêteuses quelques deniers, négocier et acheter des produits aux colporteurs ou



itinérants de tout acabit, négociier et dégager une entente finale avec un commerçant ou vendeur de toute sorte. À l'ombre de son toit, on pouvait y étaler et y offrir les produits frais de la ferme et conclure les multiples marchés de la vente en direct. Plus avant, on y réglait les problèmes reliés au travail quotidien, on y précisait les détails du travail à effectuer par les employés subalternes et les ordres à donner aux serveurs ou aux responsables des esclaves qui avaient arpenté les chemins boueux.

Un étranger devait cogner à la porte avant, alors que les amis le faisaient par la porte latérale ou arrière. La galerie était un symbole de civilité et de bon voisinage. Le soir venu, et parfois les après-midi, il servait de lieu commun facilitant les relations interpersonnelles. Les marcheurs et marcheuses déambulaient par deux et un simple « bonsoir » pouvait permettre d'entamer une discussion ou des échanges anodins durant parfois des heures. La galerie était un lieu privilégié pour les échanges avec la communauté. Pour une personne, le fait de s'asseoir sur la galerie demeurait toujours un signal clair pour le voisinage immédiat de sa disponibilité à communiquer. Aussitôt, des voisins s'apropriaient, avec leurs rebords de robes ou d'habits à faufiler, leur tricot à compléter. On y échangeait aussi des trucs de couture et de cuisine.

Marcheurs et « berceurs » répandaient les bonnes comme les mauvaises nouvelles, sans oublier les on-dit et les oui-dire, ou colportaient les bons coups, les médisances et les calomnies. Quoi qu'il en soit, bien des réputations s'y jouaient quotidiennement. La galerie devenait de façon systématique un lieu de fréquentations entre garçons et filles. En outre, elle offrait aux parents une plus grande facilité à surveiller les « saines » fréquentations.

Il ne serait pas faux de prétendre qu'une

généreuse galerie marque et entretient une ouverture sur les autres, sur la communauté et sur l'étranger. Nous n'avons qu'à remarquer sa petitesse, son rétrécissement ou sa quasi-absence dans les constructions modernes. L'absence d'une galerie ou d'un perron muni d'un escalier prolongeant la porte principale de la façade avant ne dénote certainement pas une ouverture sur les autres. C'est pourtant ce que l'on constate très fréquemment dans nos milieux ruraux.

Cette absence systématique n'est pas loin de nous amener vers une vision de la famille plutôt centrée sur elle-même, volontairement coupée de l'extérieur et des voisins. La vie familiale trépidante des trois dernières décennies se manifeste d'ailleurs par un manque de temps consacré aux autres, un égocentrisme assez évident et un coconnage généralisé? De toute façon, tous et toutes remarquent que la vie communautaire a beaucoup diminué en quantité et en qualité depuis au moins une trentaine d'années.

Malgré tout, la galerie avant demeure encore aujourd'hui un espace intermédiaire entre une surface d'un sol humide, enneigé ou boueux et un intérieur que l'on veut garder propre et reluisant.

Cette galerie sert d'espace de transition, en connexion entre l'intérieur et l'extérieur, entre le sanctuaire intime de l'intérieur avec le confort du microclimat extérieur. Elle offre une place où règne la sérénité du temps qui passe et n'est qu'un « living room » de jadis et une fenêtre offerte pour l'observation des merveilles de Mère Nature.

Que de souvenirs cocasses nous racontent encore ces nonagénaires des noyaux de

villages des Basses-Terres du Saint-Laurent. Ils ne manquent pas de signaler que souvent leurs amours étaient nourries et raffermies en veillant sur le perron. Les couplets de la chanson « En veillant sur le perron » abordent aussi cette réalité.

*On était les derniers
À aller se coucher.
Les soirs n'étaient pas longs
En veillant sur le perron.
On s'ra vieux dans c'temps-là.
Mais on n's'en plaindra pas.
En s'berçant tous les deux
On s'ra toujours heureux.
Tant qu'on pourra s'parler
Des soirs qu'on a passés.
Moi fille et toi garçon
En veillant sur le perron.*



Sources intéressantes :

- 1) DOWNING, Andrew Jackson. A Treatise on the Theory and Practice of Landscape Gardening. New York, C.M. Saxton, 1857.
- 2) EN COLLABORATION, American Paradise : The World of the Hudson River School. New York, Harry N. Abrams, Inc, 1987.
- 3) EN COLLABORATION. Out of the Porch. New York, Algonquin Books of Chapel Hill, 1992.
- 4) GROW, L. Old House Plans. New York, Universe Book, 1978.
- 5) KAHN, R. et E. MEAGHER. Preserving Porches. New York, Henry Holt, 1990.
- 6) LESSARD, M. et H. MARQUIS. Encyclopédie de la maison québécoise, trois siècles d'habitations. Montréal, Les Éditions de l'Homme, 1972.
- 7) MARTIN, Paul-Louis. À la façon du temps présent. Trois siècles d'architecture au Québec. Québec(Saint-Nicolas), Les Presses de l'Université Laval, 1999, 378 pages.
- 8) McALISTER, V. et L. À Field Guide to American Houses. A.A. Knopf, 1996.



Photo: auteur inconnu. Collection Ville de Bécancour.